

L'ŒUF DE CHEVAL.

Dans un volume qui vient de paraître à Paris, intitulé "Caillou et Titi, M. Pierre Mille a rassemblé, dans des pages charmantes, ses observations à la fois très amusantes et très profondes sur les faits et gestes de deux enfants. Nous en extrayons pour le plus grand plaisir de nos lecteurs, le conte suivant :

Caillou, qui avait passé les vacances chez l'oncle Jules, est demeuré assez longtemps désorienté. Il ne sait pas s'il aime la campagne, ni de tels jugements fermes et précis sur les choses inanimées ne peuvent être portés que par de grandes personnes. Caillou sait et dit qu'il aime sa mère, son père, moi sans doute, et généralement les humains qui l'entourent, sauf quelques-uns qui lui inspirent de la crainte ou de l'horreur. Mais il ne saurait définir le sentiment qu'il a éprouvé au milieu des arbres, devant l'herbe et les eaux. Il a été heureux, il a trouvé naturel de l'être, il ne se serait même pas aperçu qu'il l'était, si une fois revenu à Paris il n'avait senti en lui-même comme un vide, une espèce d'ennui très vague et complètement indicible, parce qu'il n'y a pas encore de mots abstraits dans son vocabulaire, et que d'ailleurs son expérience de la vie n'est pas assez longue pour qu'il remonte jusqu'à l'origine de ses impressions. C'est tout juste, en somme, comme quand il a envie de dormir, le soir. Il devient nerveux, impatient, grognon. Mais si on lui dit : "Caillou, il est temps d'aller te coucher", il fond en larmes, il crie : "Non, non, je ne veux pas aller me coucher." Il ne sait pas qu'il a sommeil. De même, il ne sait pas qu'il a aimé la campagne, et qu'elle lui manque.

Mais quand son oncle Jules vient à Paris, il monte sur ses genoux, et sous prétexte de l'embrasser, s'assoit précipitamment sur la chaise longue. Et il est grondé par sa mère, qui trouve que ce n'est pas convenable. — Mais qu'est-ce que tu as, voyons, Caillou, à la fin ? Caillou répond, sentencieusement, comme s'il venait de faire une grande découverte : — Il sent... il sent la même chose qu'à Chailly ?

C'est qu'il a perçu l'espèce de traîcheur que gardent les joues lorsqu'elles ont été au grand vent toute la journée, l'odeur des feuilles près de mourir, un peu amère et persistante, celle aussi de la peau qui a respiré et absorbé l'air vivant des plaines. Il a encore des sens de sauvage, Caillou. Voilà pourquoi son imagination réveille ; le nez dans la cravate de son oncle Jules, il reçoit des spectacles dont il ignorait même avoir gardé la notion. Je crois alors que le moment est bon pour l'interroger.

— Qu'est-ce qu'il y avait à Chailly, te souviens-tu ? Il cherche dans sa mémoire et prononce : — Des bœufs, des vaches, des poules, des oies et des chevaux, ou des chevaux.

C'est toujours la même incapacité à se rappeler ce qui n'est pas en vie, et que j'avais déjà remarquée quand je lui ai demandé jadis de me décrire le jardin des Tuileries. Les chevaux surtout le préoccupent. Ceux qu'il voit à Paris entretiennent sa curiosité, tend à que, chose curieuse, les automobiles le laissent indifférent. C'est qu'il n'est pas de mystère ; il sait qu'elles ont été faites par les hommes, dont il est persuadé qu'ils peuvent tout faire : ce ne sont que de grands jouets mécaniques. Au contraire, les bêtes lui apparaissent comme en dehors de lui, énormes, capricieuses, encore mal domptées.

Un samedi soir, avant de partir, l'oncle Jules lui demande : — Qu'est-ce que tu veux que je te rapporte de Chailly, Caillou ? Caillou n'a pas besoin de réfléchir. Il crie d'un trait : — Un cheval !

L'oncle Jules n'est pas toujours un homme sérieux. Il appartient à la nombreuse catégorie des grandes personnes qui croient que les enfants ont été mis au monde pour les amuser et ne mettent aucune honnêteté dans leurs rapports avec eux. Si vous voulez bien et réfléchir une minute, c'est là de l'immoralité !

— Je ne puis pas te donner un cheval, dit l'oncle Jules, c'est trop cher. Mais, si tu veux, je te rapporte un œuf de cheval. Caillou attend, le couvercle se lève, et il sort... un lapin, un tout petit lapin blanc à peine étouffé de son emprisonnement.

— Qu'est-ce que tu as pensé Caillou, qu'est-ce qu'il va dire ? Ce n'est pas un cheval, et il connaît bien la différence entre un cheval et un lapin. Il va se fâcher, sans doute, ou il va pleurer ! Mais non : il demeure émerveillé, et il accepte le miracle. Ce n'est qu'un lapin, mais enfin, pour un petit enfant comme lui, c'est déjà bien beau, un lapin, c'est après tout satisfaisant. Il songe, les yeux brillants et les lèvres ouvertes. Enfin il demande : — Qu'est-ce qu'il faut lui donner à manger ?

On a dû faire au lapin un logis dans la cuisine, ce qui est assez désagréable ; mais il n'est que juste que les grandes personnes puissent un peu quand elles ont fait ou laissé faire des sottises. Quelques fois on demande à Caillou, quand il y a du monde : — Raconte un peu l'histoire de ton œuf de cheval !

Et il commence de bonne grâce, sans y voir de malice : — J'avais un œuf de cheval... alors, il n'a pas été couvé assez

longtemps... alors, au lieu d'un ch-val, il est venu un lapin. — Telle est l'explication qu'il a trouvée. Il en est parfaitement satisfait, et pour ma part je le trouve admirable et significative pour l'histoire des progrès de l'esprit humain, qui ne sont faits que d'erreurs successives.

LA PARTIE DE WHIST DE L'EMPEREUR LES MÉMOIRES MONDAINS

Il vient de paraître à Paris une nouvelle édition des "Mémoires de la comtesse Alexandrine Potocka, née Anna Tyszkiewicz, propre nièce du général Potocki, qui, en 1794, défendit Varsovie aux côtés de Kosciuszko, et que Napoléon nomma ministre de la Pologne, lors du rétablissement de cet Etat. Ces mémoires, d'un très piquant intérêt, comprennent une période de vingt-six ans — de 1794 à 1820 — et forment comme une histoire intime et anecdotique du Premier Empire. Ce n'est plus seulement le conquérant que l'auteur nous montre en Napoléon, mais "l'homme des salons", quand, entre deux victoires, l'Empereur descendait à "aller dans le monde".

Nous en détachons les pages suivantes sur la "partie de whist de l'Empereur", lors du séjour des Français à Varsovie. Le bal de M. de Talleyrand fut suivi de deux autres. L'un chez le prince Borghèse, l'autre chez le prince Murat. J'étais souffrante et n'allai pas au premier ; ma belle-mère fut d'avis que je devais assister au second, afin de soutenir le rôle que j'avais adopté vis-à-vis de M. Janvier, et ne changer en rien les rapports de froide politesse qui régnaient entre notre hôte et nous.

Le temps continuait à rendre les chemins impraticables, l'Empereur ne quittait pas la ville, et ne sortait habituellement que pour aller à la parade qui avait lieu sur la place de Saxe. Quoique cet exercice fût à peu près journalier, la foule s'y portait en masse, toutes les fois que Napoléon s'y montrait ; on le reconduisait jusqu'au Château avec des cris et des vivats spontanés qui lui prouvaient combien sa gloire et nos espérances l'avaient rendu cher à la nation. Il n'en paraissait nullement importuné, quoique souvent l'enthousiasme produisit de l'embarras.

Outre les bals, il y avait cercle à la cour une fois la semaine. La soirée commençait par un fort beau concert et finissait par une partie de whist. On ne dansait jamais au Château.

L'Empereur avait à sa suite un orchestre complet, dirigé par le fameux compositeur Paër. C'était toujours de la musique italienne. Napoléon semblait l'aimer avec passion ! Il écoutait attentivement, applaudissait en connaissance, et l'harmonie paraissait avoir une grande puissance sur ses facultés morales. Nous en eûmes la preuve un jour d'assemblée.

On venait de lui annoncer que le général Victor, porteur d'une dépêche de la plus haute importance, s'était laissé prendre par les Prussiens ! Cette nouvelle l'avait mis hors de lui ! On prétendait qu'il y avait sinon trahison, du moins négligence impardonnable. Or, ce même jour, des députés hollandais, venus afin de complimenter l'Empereur sur la victoire d'Éna, devaient avoir audience, immédiatement avant le cercle. Il était près de dix heures, nous attendions depuis longtemps et commençions à nous douter qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas, nous vîmes les gros Hollandais en habit écarlate rouler plutôt qu'entrer. L'Empereur les poussaient en leur criant assez haut : — Avancez donc ! avancez donc !

Il s'était fait sans doute un embarras à la porte au moment où Napoléon s'y présentait, car il marchait fort vite, ainsi qu'il en avait l'habitude. Les pauvres députés perdirent la tête et dégringolèrent les uns sur les autres.

Dans tout autre instant cette scène ridicule eût été à rire ; mais l'accent du maître et l'expression de sa figure n'étaient pas rassurants, et, à vrai dire, nous eussions préféré ne pas assister à cette scène. Ce fut à tort, la musique calma l'Empereur soudainement ; vers la fin du concert, il retrouva son gracieux sourire et fit le tour du salon, adressant quelques paroles aimables aux dames qu'il préférait, avant de se mettre à sa table de whist.

La soirée finissait par le jeu. L'Empereur nommait toujours le matin les dames qui devaient jouer avec lui le soir. Ce choix tombait habituellement sur l'une des plus âgées et deux des plus jeunes. On m'apprit à jouer tout bien que mal, et la première fois que j'eus l'honneur ni envie d'être désignée, il m'échappa une réponse assez inconsidérée qui, apparemment ne déplut pas, vu que

depuis ce jour ma place resta inamovible. Au moment où l'on tirait les cartes, Napoléon, se tournant de mon côté, me demanda : — Combien jouons-nous ? — Mais, Sire, répondis-je, quelle ville, quel province, quel-que royaume ! — Il se mit à rire. — Et si je venais à perdre ? dit-il avec son regard le plus fin. — Votre Majesté est en fonds, elle daignera peut-être payer pour moi.

Ce mot établit ma faveur : elle ne s'est jamais démentie. En Pologne, comme à Paris, Napoléon m'a toujours accueillie avec distinction et traitée avec mille égards.

On remarqua que Mme Walewska n'avait jamais joué et ce respect des convenances fut généralement admiré. C'était chose réellement curieuse que de voir tous les petits princes allemands, qui suivaient le quartier général sous différents prétextes, venir faire le pied de grue pendant la partie de l'Empereur. Il y avait entre autres l'héritier présomptif du royaume de Bavière qui baisait respectueusement la main de Napoléon toutes les fois qu'il pouvait s'en "emparer" ; mais il avait l'audace d'être amoureux de madame Walewska ! Napoléon ne s'inquiétait nullement de cette rivalité. On dit même qu'il s'en amusait. Le prince, horriblement disgracié de la nature était, de plus, sourd et bégue.

La chose est assez singulière, et on aura peine à la croire, mais de tout ce qui composait la suite de l'Empereur, ceux qui avaient le plus de dignité et lui faisaient le plus de peine n'étaient ni les princes étrangers qui le suivaient, ni les ministres étrangers, mais bien les nouvelles illustrations : les maréchaux et les dignitaires de sa création. Je n'ai vu que Savary qui semblât solliciter un regard ; tous les autres étaient généralement respectueux sans bêtises.

A part les ministres étrangers et quelques-uns des grands dignitaires établis à des tables de jeu, personne ne s'assied en présence de l'Empereur, pas même ses beaux-frères. Cela ne paraissait pas déplaire au prince Murat, qui ne perdait pas cette occasion de se dessiner, et de prendre des attitudes qu'il croyait propres à relever la beauté de sa taille ; mais le petit Borghèse enrageait, et n'avait cependant pas le courage de s'asseoir.

Après le jeu venait le souper. Napoléon ne se mettait jamais à table, mais il circulait afin de causer avec les dames, se divertissant à faire mille questions qui parfois devenaient embarrassantes, vu l'extrême précision qu'il exigeait dans les réponses. Il voulait savoir ce qu'on faisait, ce qu'on lisait, à quoi on pensait le plus, ce qu'on aimait le mieux.

Un jour, ou plutôt un soir que, appuyé sur le dos de ma chaise, il s'amusa à m'examiner de la sorte sur mes lectures, il me parla romans et me dit que de tous ceux qui lui étaient tombés sous la main, celui qui l'avait intéressé le plus vivement était le "Comte de Comminges." Il l'avait lu deux fois et en avait toujours été touché à larmes.

Je ne connaissais pas ce livre, et l'on pense bien que, rentrée à la maison, mon premier soin fut de bouleverser la bibliothèque de mon beau-père. Malheureusement ce roman ne s'y trouvait pas. Ce ne fut que bien longtemps après cette conversation que je parvins à me le procurer, et je pleurai aussi !

Ma belle-mère, étant la seule Varsoviennne qui eût conservé un salon, se vit obligée de donner des soirées dansantes. Quantité d'êtres étrangers venus à la suite du corps diplomatique ne demandaient qu'à s'amuser. Les "princes", dits du sang, ne manquaient aucune de ces réunions, sans cependant compromettre leur dignité, car ils ne dansaient qu'aux "bals de cour".

Mon état ne me permettant point de me livrer à ce genre de divertissement, je me trouvais condamnée à amuser les moins amusants : c'est presque toujours le sort des personnes appelées à faire les honneurs d'une maison.

Le prince Murat, peu découragé par l'insuccès qu'avait eu sa récente tentative, saisissait cette occasion de me parler et m'accablait de félicitations. Je ne me défendais guère de lui cacher l'ennui que j'éprouvais ; il finit, quoique un peu tard, par s'en apercevoir ; prenant alors un air de mélodrame, il me dit cette phrase, que relevait encore son accent gascon, — et qui à tant fait rire mes amis : — "Madame Alexandrine ! vous n'êtes pas ambitieuse, vous n'avez pas les ambitions !"

On m'a raconté à Paris le pendant de cette anecdote. Le jour où Murat se vit proclamé roi de Naples, une belle, touchée de sa grandeur, lui accorda un rendez-vous. Les soins de son empire ne lui prenant pas encore beaucoup de temps, il y vint trop tôt et, impatient d'attendre, il porta la main à son front en s'écriant : — Vit-on jamais un monarque plus infortuné ?

Lorsque je pense combien tous ces princes de la famille de Napoléon nous parurent petits et ridicules à côté du colosse qui les couvrait de son ombre, je me répète cette vérité prouvée par les siècles qu'il n'y a que les grands caractères ou les grandes actions qui puissent légitimer aux yeux des hommes une subite élévation.

L'ANCÈTRE

Quand il eut achevé l'aménagement du nouvel appartement, Pierre Moreuil qui, depuis le matin, clouait, tenait, tapissait, contempsa son œuvre et, reposant sur sa femme un regard satisfait : — Eh bien, bobonne, est-ce assez gentil. Est-tu contente ? Madame eut une moue désagréable puis, d'un geste las, désignant certain pan de mur que rien ne décorait : — Comme c'est nul ! gémit-elle. La remarque était juste. Tout pensait, Pierre dut en convenir. Et sa femme de reprendre pour le consoler :

— Vois-tu, mon ami, il nous faudrait ici le tableau qui nous vimes hier rue La Fayette. — A son tour, Monsieur fit la grimace. Joint à ceux, déjà lourds, du déménagement, les frais de l'emménagement, l'effrayaient un peu, et il allait énergiquement, protester, lorsqu'une idée illumina soudain son esprit — très inventif d'ailleurs en fait d'économies domestiques. — Sommes-nous bêtes, Madame ! Mais nous avons ce qu'il nous faut : le portrait de l'oncle Jules !

Et, du fond d'une malle, ayant retiré un vieux tableau, Pierre le présenta à Madeleine qui, inconfinement, s'écria : — Fi !... Quelle horreur ! oh ! qu'il est laid ! Qu'il est sale !... — Baste ! Bien nettoyé, et avec une nouvelle couche, il fera, je l'assure, très bonne figure dans notre salon. N'a-t-il point, au surplus, tous les droits à cette place d'honneur, mon g and-oncle Jules ?

Et Pierre retraça, en l'enjoignant, la vie de cet ancêtre, que Mme Moreuil ignorait encore. Vie humble entre toutes, qui s'était consumée sous les plafonds d'un square, dont l'oncle Jules avait obtenu la garde, en raison de ses états de service. Car, ainsi qu'il sied aux nobles seigneurs, l'oncle fut d'abord soldat. Puis il devint capitaine. Enfin, et c'était précisément la douce image d'un vieux sous-officier en grande tenue que Pierre offrait à l'admiration de Madeleine.

Mais, partie comme un jury d'exposition, Madeleine s'obstinait à refuser le tableau au salon. — Peuh !... faisait-elle, un simple sergent !... Ah ! si encore il était capitaine ! — Il aurait pu l'être, ma chérie. De son temps en effet, tous les officiers sortaient du rang. Seulement, voilà, il n'avait point d'ambition, mon bon oncle ! Il n'en est que plus respectable, et je l'assure qu'en lui faisant donner une nouvelle couche par Machouillard...

— Machou... — Oui, mon ami le rapin. Un patte épistante ! Il nous retapera notre oncle en un tour de main !

Prié à déjeuner pour le lendemain, Machouillard accepta l'invitation et, au dessert, il apprit ce qu'on attendait de son "beau talent". — Vous comprenez, Maître, expliqua Mme Moreuil c'est le seul portrait que nous avons de notre pauvre oncle, qui fut un brillant capitaine. Malheureusement, nous ne l'avons pas en uniforme de capitaine, j'en suis désolée. — Oh ! Madame ! interrompit Machouillard, toujours aimable après boire, ne vous tourmentez pas de ça. Je vous le refais aussi bien en capitaine.

— Non ! impossible ! s'écria Pierre par pur souci de la vérité. Mais Machouillard, qui vraiment avait beaucoup bu, crut qu'on doutait de ses talents. — Impossible ! s'écria-t-il rugissant. Impossible ! Eh ! ben, mon vieux, tu verras. Et il emporta le tableau.

Brave Machouillard ! En moins de deux jours, il fit ce que le ministre de la Guerre n'avait pu faire en quinze ans. — Oui, deux jours plus tard, il rapportait fièrement au Moreuil l'oncle revêtu d'une belle tenue au triple galon d'or — et décoré, par surcroît, Légion d'honneur, médaille militaire... Machouillard lui avait tout donné. Ils sont si généreux, ces artistes !

Ainsi retouché, le portrait fut infiniment à Madame qui, sans difficulté, cette fois, l'admit au salon. La gloire de l'oncle Jules commençait.

A trois ans de là, en effet, advenant un grand événement chez les Moreuil. Pierre et Madeleine, qui avaient une fille, lui trouvèrent un mari, et pour les visites du fiancé, ce bons parents voulurent remettre à neuf leur salon.

Des tentures furent remplacées, des fauteuils retournèrent chez le tapissier, quant au grand-oncle, il alla, tout naturellement, chez

Machouillard faire un brin de toilette. En le confiant de nouveau à la brosse du rapin, Mme Moreuil le recommanda comme autrefois : — Vous comprenez, Maître, c'est le seul portrait que nous ayons de notre oncle, le colonel — car il fut colonel, bien que ce portrait le représente en tenue de capitaine — ce dont je suis d'ailleurs assez désolée. — Consolée-vous, chère Madame, répondit Machouillard, et toujours généreux, il octroya à l'ancêtre deux nouveaux galons d'or.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire, apprendront ici, avec plaisir, que le genre des Moreuil, M. de Kerdubec, comptait, lui aussi, d'illustres seigneurs.

Dans une grande salle de son petit castel de Bretagne s'alignaient, en rang imposant, quelques vieux tableaux : Docteur en bonnet carré, procureur impérial jouant avec sa tabatière, conseiller à la cour, emmitouffé d'hermine... bref, toute une série de gloires familiales, auxquelles on décida bientôt d'ajouter l'oncle Jules.

Seulement, avant d'aller prendre place dans une si majestueuse compagnie, le brillant officier retourna, comme de juste, chez l'ami Machouillard.

Il y perdit, cette fois, tous ses galons, mais il gagna les trois étoiles. Et maintenant, quand les Moreuil parlent de l'ancien garde du square, ils disent toujours : "Notre oncle le général !"

Il le dit même avec une touchante conviction depuis certain jour que fouillant de vieux papiers, Madeleine retrouva une lettre du grand-oncle. Jeune soldat alors, Jules écrivait à ses parents :

— Hier, à la foire de Beaucuire, une bohémienne qui tirait les cartes m'a prédit ceci : "Le sort sera longtemps contraire, mais un rapide avancement te dédommagera par la suite, tu seras un jour général." Mme Moreuil se plut à citer ce fait ; et elle ne manque jamais d'ajouter : — C'est vraiment une chose curieuse, le don de seconde vue !

Qui a inventé le plum-pudding ?

Paris, 7 juin : L'autre jour, comme je cherchais des renseignements sur les fêtes du couronnement de George V, qui excitent la curiosité de tous les peuples, m'est tombé sous les yeux un article du "Times" dont l'accent douloureux m'a bien touché. Cet article avait pour objet de signaler au public la nouvelle édition de son bel ouvrage sur "L'Art de bien manger" et sur "L'Histoire de la cuisine française du quatorzième au vingtième siècle".

Je ne vous apprends pas que notre compatriote Edmond Richardson, l'auteur était comblé de félicitations. Mais, s'écriait le journaliste d'entre-Manche, quel coup, pour nous autres Anglais, d'apprendre que le pudding n'est pas né dans notre île !

J'avoue que j'ai eu un moment d'inquiétude. Que ce Richardson, pensais-je, est audacieux ! Lorsque la situation européenne est si profondément troublée, comment se risquer à jeter un tel sujet de jalousie et de polémique entre les deux nations qu'agit l'entente cordiale et qui, depuis l'entrevue de Potsdam et le traité de M. Lovolky, ont plus besoin que jamais de s'appuyer l'une sur l'autre ?

Le "Times" paraissait oisive, presque rétrograde. Cette doctrine insolite ne cachait-elle pas un piège ? Le Foreign office s'enfermait dans un silence impénétrable. Mais sir Edward Grey doit à sa longue pratique de la pêche à la ligne une puissance d'insinuation, une immobilité magistrale, une saisissante aisance d'expression sous laquelle se dissimulent, peut-être, de violentes, de terribles émotions.

Cependant, au bout de quelques jours, ne voyant venir aucune explosion, j'ai repris courage et j'ai envisagé, de sang froid, cette situation toute nouvelle, d'une Angleterre sans pudding, je veux dire sans un pudding qui soit réellement le fruit de son labour, le reflet de son histoire, le symbole de son génie. Mais plus j'y pense, moins l'idée me paraît acceptable. Le "Times" peut se résigner ; moi, je ne me résigne pas. L'un des mangeurs les plus méprisables et les moins instruits de ma génération, je n'ai aucune autorité en matière gastronomique. Mes arguments seront de l'ordre psychologique et ethnologique.

Je ferai remarquer d'abord que la recette du plum-pudding, telle qu'elle est offerte à nos lecteurs par l'auteur de "L'Art de bien manger", diffère, en quelques points de celle que j'ai donnée, dans le "Gaulois", vers la Noël de 1906, sur les indications de ma cuisinière. Je m'en suis séparé depuis longtemps, mais pour des raisons auxquelles la cuisine est

totallement étrangère et, par conséquent, elle garde toute son autorité en matière de pudding. Je n'insisterai que sur un point : "L'Art de bien manger" n'introduit pas d'amandes pilées dans son pudding. Or, ces amandes sont une partie constitutive du mélange ; elles jouent un rôle dans la légende du pudding.

Cette légende, la voici. Un roi de Kent, antérieur à l'Heptarchie saxonne, se perd en chassant dans les bois, et risque de mourir de faim. Un de ses compagnons lui sauve la vie en improvisant un plat avec des prunelles sauvages dont les noyaux lui ont fourni leurs amandes. Il lie le tout en l'arrosant d'une ou deux cuillerées d'hypocras, restées au fond de sa gourde. Ainsi naît le premier pudding et le bon roi Ethelbert en est si satisfait que, dorénavant, ce sera la conclusion réglementaire de tous ses repas.

Bien entendu, ce récit fait sourire le savant auteur de "L'Art de bien manger". Il nous laisse incertains sur la question, très importante pourtant, de savoir si le pudding est classique ou romantique. Car il croit reconnaître dans ce mélange tantôt la "strepé" des anciens Grecs et tantôt le "fare" des Bretons. Voyons, il me semble que les Grecs nous ont déjà donné bien des choses et qu'il serait temps de clore notre compte débiteur avec eux. Quant au fare, je l'accepte et j'en tire une hypothèse qui s'impose avec l'évidence et l'autorité d'une certitude. Tout est commun, à l'époque primitive, entre nos Armoricaux et les Omyrs du pays de Galles et du Cornouailles : langues, armes, costumes, coutumes, religion et cuisine. L'Angletierre elle-même, l'Angleterre totale qui met, je ne sais pourquoi, sa vanité à se dire saxonne et qui a été encouragée dans cette curieuse fiction par Taine et ses disciples, alors que tous les noms géographiques, sauf dans une zone très limitée, protestent contre cette théorie, l'Angleterre, dit-je, est plus celtique que nous.

Donc, si le pudding est vraiment d'origine celtique, il n'en est que plus anglais. Suivez-le dans son évolution à travers les âges et vous le verrez, fidèle image de l'ambitieux nation qu'il symbolise, se grossir, s'enrichir par des annexions successives. Dans une page fameuse que nous avons tous apprise par cœur au collège, Montesquieu explique comment la force romaine se forma en empruntant aux nations vaincues leurs armes, leurs dieux, leurs usages. Il en a été de même de l'empire britannique et du pudding, sa légitime et traditionnelle expression. Les animaux du Nord lui ont fourni leur graisse ; la Méditerranée ses raisins, sucrés par le soleil ; les îles de l'Océan Indien leurs épices. Sur tout cela la Jamaïque verse les fèves dorées de son rham qui flambe et répand sa flamme dans la préséance boule. Ne vous appâtiez pas que l'Empire lui-même n'est pas autre chose que le pudding des races !

J'imagine M. Richardson de revenir, dans sa prochaine édition, sur ce cruel arrêt et de rendre le pudding aux Anglais. D'ailleurs, — ceci est le dernier argument que j'ai gardé comme les Parthes gardaient leur meilleure flèche, — bien manger ne suffit pas ; il faut bien digérer. Or, le pudding ne convient qu'aux estomacs du Nord et il est imprudent de s'en régaler au sud de quarante-cinquème parallèle. Ceci met les Grecs hors de cause. Je ne sais pas si que Miltiade aurait gagné la bataille de Marathon s'il avait mangé du pudding avant de marcher au combat !

Un rude coup de poing

Une des coquetteries de Théophile Gautier, dont on s'apprête à fêter le centenaire, était sa force herculéenne, véritablement étonnante. Dans la verdeur de l'âge, il avait, à Maupertuis, arrêté net un attelage de chevaux emportés en les saisissant de face par les naseaux. Il avait, à bras tendus, nommé deux hommes autour d'un salon. Il raconte lui-même certains faits de ce genre, car il était très fier de cette vigueur musculaire.

— Le donnai, dit-il, à l'ouverture du Château-Rouge, sur une tête de Turc, toute neuve, le coup de poing de 52 livres devenu historique ; c'est l'acte de ma vie dont je suis le plus heureux.

Théodore de Banville a cru devoir aussi consigner ce fait mémorable dans une de ses "Odes farniboulesques" :

"Dumas avait un jonc en bois de l'apocome" — Et près de lui Gautier, qui sur la tête maure — Fait cinq cent vingt pour son... [écrit...]

On remarquera que Banville lui vole deux-vingt-cinq livres, tant il est vrai que les poètes et les écrivains ne sont jamais passés par la même porte.